

ANTONIO LAMARRA

(Lessico Intellettuale Europeo, Roma)

ATOMES DE SUBSTANCE UNITÉ ET MULTIPLICITÉ DANS LE *SYSTÈME NOUVEAU*

Le *Système nouveau* est le premier manifeste de la métaphysique de Leibniz, l'annonce publique d'un nouveau système philosophique, à travers lequel le mathématicien, le physicien, le grand érudit au service des princes électeurs d'Hanovre – déjà célèbre et âgé de presque cinquante ans – révèle dans les pages du «Journal des Savants» les traits de sa personnalité philosophique.¹ Naturellement, au fil des ans, ses très nombreux correspondants, disséminés un peu partout en Europe, avaient pu prendre connaissance de façon plus ou moins ample et approfondie de ses recherches philosophiques; mais c'est seulement en 1695, avec la publication du *Système nouveau*, que Leibniz, comme philosophe, décide de passer du plan des rapports directs et personnels, qui sont le propre des échanges épistolaires, à celui du débat public. Et il le fait en proposant une nouvelle métaphysique de la substance mais en même temps en avançant une autre hypothèse pour la solution du vieux problème – laissé en suspens par la pensée cartésienne – du rapport entre âme et corps.

Si l'«hypothèse des accords» (en réalité bien plus qu'une hypothèse pour Leibniz) n'adopte pas encore le vocabulaire de l'harmonie préétablie,

¹ Le *Système nouveau de la nature et de la communication des substances, aussi bien que de l'union qu'il y a entre l'âme et le corps* fut publié par le «Journal des savants» dans les deux numéros des 27 juin et 4 juillet 1695, pp. 294-300 et 301-306 respectivement. D'à partir de là on se référera désormais à l'édition de Gerhardt (GP IV, pp. 477-487) en citant le sigle SN, suivi de l'indication de la page. Pour un aperçu d'ensemble mis à jour sur l'état des recherches relatives à ce texte de Leibniz, voir le volume *Leibniz's 'New System' (1695)*, edited by Roger S. Woolhouse, Firenze, Olschki, 1996 («Lessico Intellettuale Europeo, LXVIII»), qui rassemble les textes présentés à la conférence internationale organisée à York (5-8 juillet 1995) – lors de la commémoration du 300^{ème} anniversaire de la publication du *Système nouveau* – par la G.-W.-Leibniz-Gesellschaft, le Centre d'études 'Lessico Intellettuale Europeo', la Leibniz Society of North America, la British Society for the History of Philosophy.

elle en propose toutefois le concept et les raisons.² Leibniz par ailleurs n'introduit pas encore dans le *Système nouveau* ce concept de «monade» destiné à devenir quasiment l'emblème de sa philosophie. Pourtant, ce bref écrit, dans lequel il se «hasarde» à soumettre au jugement du public érudit le fruit de méditations «nullement populaires» et malaisées à comprendre,³ constitue en fait le seul essai à caractère proprement métaphysique présent dans le corpus – par ailleurs considérable – des plus de cent vingt articles de Leibniz publiés dans les revues de son temps; après 1695 ne manqueront pas d'autres interventions au contenu philosophique destinées à diverses publications périodiques, notamment au «Journal des Savants» et aux «Acta eruditorum», mais celles-ci appartiennent toutes aux différentes phases du débat ouvert précisément par le *Système nouveau*.⁴ C'est aux quelques pages de cet essai, jusqu'à la publication de la *Théodicée* quelques années avant sa mort, que Leibniz confie la charge d'offrir – ne fût-ce que sous forme d'abrégé – l'exposition de sa nouvelle théorie sur la nature et la communication des substances. Une théorie nouvelle, non seulement parce qu'elle s'inscrit dans l'horizon culturel du «moderne» dessiné pour la culture européenne par Descartes, mais parce qu'elle tend à se confronter dans une perspective tout à fait originale avec les résultats de la culture française déjà post-cartésienne, avec l'atomisme de Cordemoy tout comme, et surtout, avec l'occasionalisme de Malebranche.

Certes, pour la pensée métaphysique de Leibniz, on ne peut pas dire que le *Système nouveau* constitue un texte définitif, si tant est qu'il existe

² SN, p. 485: «Ainsi dès qu'on voit la possibilité de cette *Hypothèse des accords*, on voit qu'elle est la plus raisonnable, et qu'elle donne une merveilleuse idée de l'harmonie de l'univers et de la perfection des ouvrages de Dieu». Plus loin Leibniz ajoute: «Outre tous ces avantages qui rendent cette Hypothèse recommandable, on peut dire que c'est quelque chose de plus qu'une Hypothèse, puisqu'il ne paroist gueres possible d'expliquer les choses d'une autre maniere intelligible, et que plusieurs grandes difficultés qui ont jusqu'ici exercé les esprits, semblent disparoistre d'elles mêmes quand on l'a bien comprise» (SN, p. 486). Leibniz choisit délibérément de présenter la doctrine préétablie sous forme d'hypothèse. Le 3 Juillet 1694, un an seulement avant la parution du *Système nouveau*, il écrivait en fait à J. B. Bossuet: «Enfin je crois avoir resolu le grand probleme de l'union de l'ame et du corps. On prendra mon explication pour une Hypothèse, mais je la tiens pour démontrée, il auroit fallu trop remonter, pour donner cette demonstration» (A, I, 10, 134).

³ SN, p. 477: «j'ay hazardé ces meditations, quoyqu'elles ne soient nullement populaires, ny propres à estre goustées de tout sorte d'esprit».

⁴ Les textes de ce débat ont été récemment rassemblés et publiés dans une traduction anglaise, avec un riche déploiement d'introductions et notes explicatives, dans le volume *Leibniz's «New System» and Associated Contemporary Texts*, translated and edited by Roger S. Woolhouse and Richard Francks, Oxford, Clarendon Press, 1997. De même, le volume *G. W. Leibniz, Système nouveau de la nature et de la communication des substances et autres textes 1690-1703*, Présentation et notes de Christiane Frémont, Paris, Flammarion 1994, offre un large choix d'écrits leibniziens liés de diverses manières au *Système nouveau*.

pour Leibniz un texte vraiment définitif; toutefois il représente indubitablement un moment de grande importance dans la réélaboration continue de sa métaphysique, tâche que Leibniz poursuit sans interruption à partir de la moitié des années 80 et qui se situe idéalement entre la rédaction du *Discours de métaphysique* et la composition de la *Monadologie*. Au cours des vingt ans qui suivront la publication du *Système nouveau*, Leibniz ne manquera pas une occasion de faire référence au bref essai publié dans le «Journal des Savants» comme à un texte essentiel pour la compréhension de sa pensée et lorsqu'en 1714 le prince Eugène de Savoie l'invitera à rédiger une synthèse de sa philosophie, Leibniz – préparant le splendide manuscrit destiné au grand condottiere – transcrira entre autres, à côté des *Principes de la nature et de la grâce* (composés expressément pour Eugène) une copie du *Système nouveau*.⁵

Le thème du rapport entre unité et multiplicité traverse de façon continue les pages de cet essai, qui sous le couvert d'un exposé brillant et d'une apparente simplicité cache une extrême complexité, car il résume et condense des thèses philosophiques auxquelles Leibniz aboutissait par itinéraires multiples et convergents et qui sont le fruit d'années d'élaboration théorique. L'interprétation du texte, que Leibniz rédige certainement en prêtant la plus grande attention au public auquel il était directement destiné – les milieux philosophiques français⁶ – renvoie sans cesse à un parcours spécu-

⁵ Conservé actuellement à la National-Bibliothek de Vienne (Cod. 10.588), le manuscrit contenait: [1] *Principes de la nature et de la grace fondés en raison* (ff. 7-39); [2] *Système nouveau de la nature et de la communication des substances, aussi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame et le corps* (ff. 42-83); [3] *Eclaircissement du nouveau Systeme de la communication des substances, pour servir de réponse à ce qui en a été dit dans le Journal du 12 Septembre, 1695* (ff. 84-102); [4] *Eclaircissement de l'Harmonie préétablie entre l'Ame et le corps* (ff. 104-107); [5] *Lettre sur les changemens du globe de la Terre, 1714* (ff. 108-127); [6] *Objections de M. Bayle avec les réponses de l'auteur du Systeme* (ff. 128-206). Au moment de la rédaction du code, ces deux derniers écrits étaient inédits tout comme les *Principes de la nature et de la grâce*. La meilleure description scientifique de ce manuscrit se trouve dans l'essai de CLARA STRACK, *Ursprung und sachliches Verhältnis von Leibnizens sogenannter Monadologie und den Principes de la nature et de la grâce*, I. Teil: *Die Entstehungsgeschichte der beiden Abhandlungen*, Berlin, Inaugural-Dissertation, 1915.

⁶ C'est ce que Leibniz laisse entendre à plusieurs reprises dans diverses lettres. On peut se référer entre autres à: Leibniz à Des Bosses, 11 mars 1706: «In Schedis autem Gallicis de Systemate Harmoniae praestabilitae agentibus, Animam tantum ut substantiam spiritualem, non ut simul corporis Entelechiam consideravi, quia hoc ad rem, quam tunc agebam, ad explicandum nimirum consensus inter Corpus et Mentem, non pertinebat; neque aliud a Cartesianis desiderabatur» (GP II, p. 307); Leibniz à Rémond, 26 août 1714: «Je me sers maintenant de l'occasion de M. Sulli, [...] pour vous envoyer un petit discours que j'ay fait icy pour Mgr. le prince Eugene sur ma Philosophie. J'ay esperé que ce petit papier contribuerait à mieux faire entendre mes meditations, en joignant ce que j'ay mis dans les journaux de Leipzig, de Paris et de Hollande. Dans ceux de Leipzig, je m'accomode assés au langage de l'Ecole; dans les autres, je m'accomode davantage au style des cartesiens. Et dans cette derniere piece je tache de m'exprimer d'une manière qui

latif, émaillé d'écrits, de notes, d'échanges épistolaires presque totalement indisponibles pour ses contemporains et encore aujourd'hui seulement partiellement édités. La complexité de son contenu est dans une large mesure liée à la pluralité des niveaux théoriques qui rappellent chacun à leur tour le rapport entre unité et multiplicité. Mais ce sont en premier lieu les deux principaux objectifs déclarés du *Système nouveau* qui s'en trouvent pétris: la théorie de la substance, l'union du corps et de l'âme.

Pour Leibniz, l'exigence de revenir sur la définition du concept de substance naît aussi bien par opposition au dualisme cartésien de *res cogitans* et *res extensa* que par opposition à l'atomisme, antique et moderne. Il ne conteste pas la validité du mécanisme pour expliquer les phénomènes naturels, car sans nul doute «tout se fait mécaniquement dans la nature», mais il nie que l'extension puisse être appelée substance et prétend que les principes mêmes de la mécanique ont une fondation métaphysique. Si le mécanisme des modernes a à juste titre banni la conception scolastique de la nature, fondée sur le recours «à des formes ou des facultés» incapables effectivement d'expliquer les phénomènes, toutefois la physique de Descartes échoue dans sa tentative d'expliquer les lois du mouvement à partir d'une conception de la matière comme pure extension spatiale, car la masse étendue ne suffit pas à elle-seule à rendre compte des lois physiques des corps.⁷ Parfois explicites, parfois à peine suggérées, les allusions polémiques au matérialisme atomiste abondent dans toute la première partie du texte; alors que Leibniz, en se rapportant dès le début aux résultats obtenus lors des recherches sur la dynamique et en en déclarant explicitement le lien avec les objectifs théoriques du *Système nouveau*, indique dans le recours au concept de force la voie pour dépasser le mécanisme dans sa version cartésienne.⁸

Le «nouveau système» philosophique, en se mesurant critiqueusement avec cartésiens et atomistes, ne pouvait éviter d'affronter le problème du rapport entre unité et multiplicité, qui revêtait cependant selon le cas des

puisse être entendue encore de ceux qui ne sont pas encore trop accoutumés au style des uns et des autres» (GP III, p. 624). A ce propos voir D. RUTHERFORD, *Demonstration and Reconciliation. The Eclipse of the Geometrical Method in Leibniz's Philosophy*, in: *Leibniz's 'New System'*, cit., pp. 181-201, en particulier aux pages 183-188.

⁷ SN, p. 478.

⁸ *Ibidem*: «Mais depuis, ayant taché d'approfondir les principes mêmes de la Mécanique, pour rendre raison des loix de la nature que l'expérience faisoit connoistre, je m'apperçûs que la seule considération d'une *masse étendue* ne suffisoit pas, et qu'il falloit employer encor la notion de la *force*, qui est tres intelligible, quoyqu'elle soit du ressort de la Metaphysique» (en italiques dans le texte). Leibniz avait mentionné peu avant «[ses] essays de Dynamique» et leur importance pour sa nouvelle métaphysique (p. 477).

physionomies tout à fait différentes, quasiment opposées et symétriques. La réfutation de l'atomisme appelait une réponse à l'exigence de déterminer les unités constitutives, les éléments derniers, ne pouvant plus être décomposés, du multiple donné dans l'expérience des phénomènes naturels, tandis que le mécanisme cartésien, à cet égard, n'apportait pas de solution au problème du fondement de l'unité, propre aux entités complexes non résolubles toutefois dans la simple juxtaposition des parties, à savoir les organismes vivants: si les atomes ne sont pas de véritables unités, les organismes vivants ne sont pas de pures machines.⁹ Dans le premier cas, l'unité est interprétée comme élément dernier et constitutif d'une multiplicité résultante; dans le deuxième, l'unité est interprétée comme fonction unifiante d'une multiplicité donnée. La solution leibnizienne à ces problèmes impliquera la distinction entre deux niveaux de réalité: le niveau phénoménique et le niveau métaphysique.

Dans le *Système nouveau*, contre la *res extensa* de Descartes de même qu'en opposition avec toute hypothèse atomiste, Leibniz – comme chacun sait – introduit, comme fondement de la multiplicité phénoménique, le concept d'«atome de substance», c'est-à-dire d'un élément métaphysique dernier et absolument indécomposable; il confie par ailleurs à la forme substantielle, principe formel et constitutif de la substance, le rôle de définir la nature de cette dernière en termes de tendance intrinsèque et originelle à agir et celui d'exercer la fonction d'unification du multiple. Alors que la nécessité de répondre en termes métaphysiques à l'exigence de déterminer les unités constitutives de la multiplicité dérive pour Leibniz de la critique des concepts fondamentaux du modèle mécaniste, la possibilité que cette réponse se définisse de façon positive par rapport au concept de force primitive présuppose – bien qu'elle ne se limite pas à celle-ci – que soit advenue la construction théorique de la nouvelle science de la dynamique.¹⁰

Pour la philosophie de Leibniz, en cohérence avec le principe scolastique selon lequel *ens et unum convertuntur*, ne peut être considéré comme

⁹ SN, p. 482: «C'estoit ce qui avoit forcé Mr. Cordemoy à abandonner des Cartes, en embrassant la doctrine des Atomes de Democrite, pour trouver une veritable unité. Mais les Atomes de matière sont contraires à la raison [...]» et p. 478: «Il me paroissoit aussi, que l'opinion de ceux qui transforment ou dégradent les bestes en pures machines, quoyqu'elle semble possible, est hors d'apparence, et même contre l'ordre des choses».

¹⁰ Parallèlement au développement de cette nouvelle science, à partir de la moitié des années 1990, la pensée métaphysique de Leibniz, et en particulier sa théorie de la substance, se différencient de façon significative des résultats obtenus avec la rédaction du *Discours de métaphysique*. Le nouveau concept dynamique de substance, bien que ne contredisant pas ces résultats, requiert néanmoins une réélaboration non négligeable. Voir à ce sujet l'essai de D. RUTHERFORD, *Metaphysics: the Late Period*, in: *The Cambridge Companion to Leibniz*, edited by Nicholas Jolley, Cambridge University Press, 1995, pp. 124-175, en particulier pp. 124-132.

réel que ce qui possède une véritable unité et, inversement, ne peut être véritablement considéré comme un être que ce qui est unitaire. Par conséquent, le multiple en soi ne possède pas de véritable unité et il ne peut être considéré comme réel que de façon médiate, en raison de la réalité des unités dont il se compose. Bien que cela n'empêche pas de considérer comme un tout unitaire une pluralité d'éléments, ni de percevoir dans l'unité de la perception une multiplicité de phénomènes, toutefois à l'unité logique ou (comme dira aussi Leibniz) «semi-mentale» de tels agrégats ne correspondra pas de réalité métaphysique équivalente.¹¹

D'autre part, la tension, l'appel réciproque entre unité et multiplicité sont posés dès le début aussi bien dans l'immédiateté de la perception subjective que dans la constitution du processus de la connaissance. Dès que la perception passe au niveau de la sensibilité consciente, sont simultanément présents aussi bien le sentiment immédiat du sujet en tant que percevant que la constatation de la multiplicité des perçus. Et le processus lui-même de la connaissance rationnelle consiste à ramener, à des niveaux de plus en plus élevés d'abstraction, la multiplicité des phénomènes à l'unité de lois génératrices. Au principe cartésien du *cogito*, Leibniz oppose le principe originel du «*varia a me cogitantur*».¹²

L'expérience de la multiplicité se présente donc comme une donnée primitive à la perception subjective et au processus lui-même de la connaissance et, pour son fondement, requiert que soit posé le problème de repérer en elle les éléments unitaires qui en garantissent la réalité. En l'absence de ceux-ci, cette expérience se réduirait à un pur phénomène subjectif, doté de la même réalité que le rêve. Mais puisqu'il est possible d'attribuer un caractère unitaire à des entités qui sont en fait multiples soit, comme on l'a vu, en vertu de processus d'abstraction logique, soit en raison de la nature même de la perception, résultante de la projection d'une multiplicité dans l'unité du sujet (d'où également le caractère à cet égard trompeur de l'imagination elle-même), le problème du fondement réel du multiple se traduit donc en nécessité de déterminer les véritables unités sous-jacentes à la multiplicité des phénomènes. Dans les courts paragraphes du début du *Système*

¹¹ Leibniz à Des Bosses, 17 mars 1706: «*Ens et unum convertuntur, sed ut datur Ens per aggregationem, ita et unum, etsi haec Entitas Unitasque sit semimentalis*» (GP II, p. 304).

¹² «*Ad artic. (7). Ego cogito, adeoque sum, inter primas veritates esse praeclare a Caertesio notatum est. Sed aequum erat ut alias non negligere huic pares. [...] Non tantum autem mei cogitantis sed et meorum cogitatorum conscius sum, nec magis verum certumve est me cogitare, quam illa vel illa a me cogitari. Itaque veritatis facti primas non incommode referre licebit ad has duas: Ego cogito, et: Varia a me cogitantur. Unde consequitur non tantum me esse, sed et me variis modis affectum esse*», *Animadversiones in partem generalem Principiorum Cartesianorum* (GP IV, p. 357).

nouveau, où il esquisse à grands traits sa propre autobiographie philosophique, Leibniz énumère de façon sommaire les raisons pour lesquelles il n'est pas possible de reconnaître de telles unités ni au niveau de l'abstraction mathématique, ni en se référant au modèle atomistique de la matière, et encore moins en se plaçant dans l'optique cartésienne de la *res extensa*.

L'impossibilité de déterminer des éléments réellement unitaires aussi bien dans la représentation physique de la multiplicité matérielle que dans la représentation mathématique de la multiplicité numérique ou géométrique dérive du fait que, dans un cas comme dans l'autre, les prétendues unités que celles-ci pourraient offrir violeraient une caractéristique essentielle des véritables unités, à savoir qu'elles sont irréductibles à des éléments ou à des parties homologues au tout qu'elles composent. C'est pourquoi il n'est pas possible de trouver «des principes d'une véritable Unité» ni sur le plan des phénomènes purement physiques ni même parmi les êtres abstraits des mathématiques, parce qu'il faut penser que toute portion de matière peut toujours être encore décomposée en éléments matériels selon un processus de subdivision qui va jusqu'à l'infini, de la même façon que peut se poursuivre à l'infini la division d'un segment en segments, d'un angle en angles ou de l'unité numérique elle-même en fractions numériques décroissantes. Le point n'est pas un minimum d'où peut naître le continu géométrique et les atomes de Démocrite ou des modernes ne peuvent pas vraiment être considérés comme dépourvus de parties. Mais tandis que les atomes matériels ne sont que des unités apparentes qui satisfont l'imagination mais ne résistent pas à une analyse plus rigoureuse pouvant démontrer ultérieurement l'implication d'une multiplicité, les points géométriques – tout en étant effectivement dépourvus de parties – ne peuvent pas être conçus comme éléments constitutifs du continu spatial et présupposent, au contraire, que soient déjà données les entités étendues dont ils représentent les extrémités.¹³ Ainsi, bien que l'on essaie de trouver de véritables unités, tant que l'analyse demeurera à l'intérieur de concepts ou de représentations impliquant une référence, directe ou indirecte, à l'imagination, on ne parviendra pas à sortir du domaine de la multiplicité. Mais puisque celle-ci requiert, pour sa propre réalité, que soient données de véritables unités, il en

¹³ SN, p. 478: «Au commencement, lorsque je m'estois affranchi du joug d'Aristote, j'avois donné dans le vuide et dans les Atomes, car c'est ce qui remplit le mieux l'imagination. Mais en estant revenu, après bien des meditations, je m'apperceus, qu'il est impossible de trouver *les principes d'une véritable Unité* dans la matiere seule ou dans ce qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection ou amas de parties jusqu'à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir sa realité que *des unités véritables* qui viennent d'ailleurs et sont tout autre chose que le points mathematiques qui ne sont que des extremités de l'etendu et des modifications dont il est constant, que le *continuum* ne sçauroit estre composé» (en italiques dans le texte).

résulte la nécessité de dépasser les limites imposées à la pensée par l'imagination: les véritables unités «viennent d'ailleurs»¹⁴ et ne pourront être déterminées qu'à travers la définition d'un concept purement rationnel. S'avère nécessaire le passage à la métaphysique.

Ce sont les résultats de sa critique de la théorie cartésienne du mouvement, avec l'introduction du concept de force et la construction théorique de la dynamique, qui offrent à Leibniz la possibilité de trouver sur cette voie une réponse satisfaisante au problème des véritables unités. Cette possibilité, loin d'être immédiate, requiert au contraire – à partir de la réfutation de l'«erreur mémorable de Descartes»¹⁵ – une totale redéfinition de la physique et de ses concepts fondamentaux. Elle nécessite en outre une articulation complexe du concept de force lui-même, avec une double distinction entre forces primitives et dérivatives et encore entre forces actives et passives.¹⁶

A l'époque de la rédaction du *Système nouveau*, à travers les recherches qui l'avaient amené à l'élaboration de sa «nouvelle science de la Dynamique», Leibniz avait déjà mené à terme un processus de complète relativisation des concepts fondamentaux du modèle mécaniste classique, avec la négation du caractère substantiel de l'extension qui en découle. Il suffira de rappeler brièvement le *Specimen dynamicum*, publié – bien que partiellement – par les «Acta eruditorum» la même année que le *Système nouveau*.¹⁷ Ayant ramené l'espace à un pur ordre de coexistence et le temps à un ordre de succession, ces deux concepts lui apparaissent, non moins que le mouvement lui-même, comme dépourvus de réalité effective, êtres de raison plutôt qu'êtres réels.¹⁸ A la rigueur, temps et mouvement sont des phénomènes relationnels seulement apparents «nam motus (perinde ac tempus) numquam existit, si rem ad ἀκρίβειαν revoces»¹⁹ et présupposent, non moins que l'extension, que s'exerce l'action d'une force qui non seulement tende

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ La *Brevis demonstratio erroris memorabilis Cartesii et aliorum circa legem naturalem, secundum quam volunt a Deo eandem semper quantitatem motus conservari, qua et in re mechanica abutuntur* (GM VI, pp. 117-123) a été publiée en mars 1686 dans les «Acta eruditorum» (pp. 161-163). Dans le mois de septembre de la même année les «Nouvelles de la République des Lettres» ont publié une traduction française de ce texte sous le titre de *Démonstration courte d'une erreur considérable de M. Descartes* (pp. 996-999).

¹⁶ *Specimen dynamicum pro admirandis naturae legibus circa corporum vires et mutuas actiones detegendis et ad suas causas revocandis*, GM VI, pp. 236-237. Désormais on se référera à cette édition en citant le sigle SD, suivi de l'indication de la page.

¹⁷ Leibniz publia dans les «Acta eruditorum» seulement la première partie du *Specimen dynamicum*. On trouve la seconde partie, restée inédite, dans GM VI, pp. 246-254.

¹⁸ SD (pars II), p. 247: «spatium, tempus et motum habere aliquid de Ente rationis».

¹⁹ *Ibidem* (pars I), p. 235.

au changement de l'état physique, mais qui le réalise pleinement, à moins de limites imposées par l'action exercée par une force contraire.²⁰ Et c'est encore à l'action préexistante d'une force (qu'elle soit active ou passive) que renvoie l'extension elle-même que par conséquent, contre Descartes, la dynamique de Leibniz ne peut considérer comme substance:

extensioque nil aliud quam jam praesuppositae nitentis renitentisque id est resistentis substantiae continuationem sive diffusionem dicit, tantum abest, ut ipsamet substantiam facere possit.²¹

Si le concept de force n'intervenait pas, le monde de la nature, dans la représentation que pourrait en offrir non pas l'expérience immédiate des sens, mais précisément la construction rationnelle de la physique, nous apparaîtrait donc comme un monde de mouvements tout à fait relatifs, d'effets sans causes et de relations spatio-temporelles pour lesquelles il ne serait pas possible de trouver un enracinement final: une multiplicité paradoxalement dépourvue d'unités constituantes. Dans le concept de force, et en particulier dans sa proportionnalité à la masse et au carré de la vitesse ($f = mv^2$), non seulement Leibniz trouve un solide ancrage pour les phénomènes du monde physique, à travers une grandeur dont le concept est tout à fait étranger aux capacités de représentation de l'imagination, mais en constituant la physique comme discipline autonome il en greffe également les fondements ultimes dans le terrain de la métaphysique.²² En conclusion, donc, ce n'est qu'à partir du modèle physique fourni par la dynamique qu'il est possible de trouver une réponse au problème du fondement de la multiplicité en unité. Les points géométriques ne sont que des modalités; les ato-

²⁰ *Ibidem*: «In rebus corporeis esse aliquid praeter extensionem, imo extensione prius, alibi admonuimus, nempe ipsam vim naturae ubique ab Autore inditam, quae non in simplici facultate consistit, qua Scholae contentae fuisse videntur, sed praeterea conatu sive nisu instruitur, effectum plenum habituro, nisi contrario conatu impediatur. [...] Nam motus (perinde ac tempus) numquam existit, si rem ad *akribēian* revoces, quia nunquam totus existit, quando partes coexistentes non habet. Nihilque adeo in ipso reale est, quam momentaneum illud quod in vi ad mutationem nitente constitui debet».

²¹ *Ibidem*.

²² SD (pars I), pp. 241-242: «Quae lex cum non derivetur ex notione molis, necesse est consequi eam ex alia re, quae corporibus insit, nempe ex ipsa vi, quae scilicet eandem semper quantitatem sui tuetur, licet a diversis corporibus exerceatur. Hinc igitur, praeter pure mathematica et imaginationi subjecta, collegi quaedam metaphysica solaque mente perceptibilia esse admittenda, et massae materiali principium quoddam superius, et ut sic dicam formale addendum, quandoquidem omnes veritates rerum corporearum ex solis axiomatibus logisticis et geometricis, nempe de magno et parvo, toto et parte, figura et situ, colligi non possint, sed alia de causa et effectu, actione et passione accedere debeant, quibus ordinis rerum rationes salventur. Id principium Formam, an ἐντελέχειαν, an Vim appellemus, non refert, modo meminerimus per solam virium notionem intelligibiliter explicari».

mes matériels ne sont rien d'autre que des apparences d'unité sous lesquelles se cache une multiplicité indéfinie. La physique cartésienne, comme toute physique modelée seulement sur le paradigme de la géométrie, ne rend pas compte des lois (et des causes) du mouvement. La dynamique en soi n'est pas non plus suffisante, car elle traite des lois qui naissent de l'action des forces dérivatives et ne peut donc que rester sur le plan des phénomènes.²³ Sur ce plan, elle atteint l'objectif de dépasser la relativité absolue du mouvement et donc de pouvoir le rattacher, comme à sa propre cause, à un corps précis; toutefois, si elle obtient ainsi sa propre autonomie de la métaphysique dans la description des phénomènes naturels, elle doit néanmoins présupposer l'action de forces primitives. En renvoyant, pour sa propre possibilité, à un terme absolu, parce que non relatif, la dynamique requiert un autre fondement qui laisse transparaître la réalité métaphysique de la force primitive, comme cause réelle des phénomènes physiques:

Etsi enim vis aliquid reale et absolutum sit, motus tamen ad classem pertinet phaenomenorum respectivorum, et veritas non tam in phaenomenis quam in causis spectatur.²⁴

Si la description des phénomènes physiques en termes de dynamique permet de reconnaître dans la force primitive la cause réelle du mouvement et, avec cela, les termes absolus auxquels rapporter les relations spatio-temporelles, ne s'ouvre pas pour autant la voie à un dualisme métaphysique, parce que les caractéristiques qui définissent le concept de force sont en tous points analogues à celles qui définissent l'unité du sujet qui perçoit les phénomènes: la force primitive, en tant que loi de développement d'une série d'états physiques, qui résultent déterminés de façon univoque par celle-ci, opère une synthèse du multiple et du divers en unité immanente aux parties et qui toutefois ne coïncide pas avec ces dernières, en reliant chaque élément de la série au passé de ses causes et au futur de ses effets, pareillement à la substance individuelle, que Leibniz conçoit comme loi immanente au flux et à l'enchaînement des états propres au sujet.²⁵ La force primitive apparaît donc comme le correspondant objectif, requis par la construction

²³ SD (pars I), p. 237.

²⁴ SD (pars II), p. 248.

²⁵ D. RUTHERFORD a récemment évoqué cet aspect dans l'essai *Metaphysics: the Late Period* que nous avons déjà cité, pp. 127-128. Pourtant, les pages rédigées dans les années trente par M. GUEROUT et consacrées au thème des rapports entre dynamique et métaphysique dans son étude: *Leibniz. Dynamique et métaphysique*, Strasbourg, 1934, sont toujours d'actualité (deuxième édition, Paris, Aubier-Montaigne, 1967), en particulier pp. 155-185. Voir aussi: F. DUCHESNEAU, *La dynamique de Leibniz*, Paris, Vrin, 1994.

rationnelle du monde des phénomènes, de l'unité substantielle expérimentée par le sujet percevant. Sur le plan métaphysique, il n'existe qu'un seul type de substances et celles-ci sont définissables en termes de capacité originelle d'agir.²⁶ Les véritables unités qui sont le fondement du multiple phénoménique sont donc des points métaphysiques indivisibles, des atomes de substance. C'est à eux que mène l'analyse de ce qui se manifeste sur le plan phénoménique comme multiplicité substantielle dotée d'un principe unifiant et, de ce point de vue, ils peuvent être appelés éléments derniers; tandis que si on les considère dans la perspective de la métaphysique, les atomes de substance, en tant qu'unités réelles d'où naît toute activité, se révèlent comme les principes premiers et absolus qui fondent la multiplicité même des composés:

Il n'y a que les *Atomes de substance*, c'est à dire, les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les sources des actions, et les premiers principes absolus de la composition des choses, et comme les derniers éléments de l'analyse des choses substantielles.²⁷

Indivisibles, parce que dépourvues de parties, les substances sont les centres d'action métaphysiques qui se manifestent dans les phénomènes physiques, en incluant la force primitive comme principe formel constitutif: il est donc nécessaire de faire de nouveau appel aux formes substantielles et d'en «réhabiliter» le concept.²⁸ Comme déjà pour Aristote, pour Leibniz aussi dans le *Système nouveau* la forme est un principe constituant de la substance; un principe dynamique qui anime la substance et préside, comme loi interne de développement, au déploiement absolument autonome de son activité. L'autonomie de la substance est complète, mais elle n'est pas illimitée; elle trouve une délimitation intrinsèque dans le principe symétrique d'une passivité originelle, qui de ce fait peut être appelée matérielle. Seul le concours de ces deux principes constitue la substance comme «Estre complet», véritable unité et indivisible métaphysique. Dans le passage précédemment cité, Leibniz opposait le concept d'«atome de substance» à celui d'«atome de matière», considéré comme faux et contraire à la raison. Mais ce concept connaissait déjà une opposition analogue dans l'ouverture du *Système nouveau*, lorsque Leibniz, contestant le caractère

²⁶ SD (pars I), p. 235: «agere est character substantiarum».

²⁷ SN, p. 482 (en italiques dans le texte).

²⁸ SN, pp. 478-479. Pour la reprise du concept de forme substantielle dans le *Système nouveau*, consulter les contributions de G. H. R. PARKINSON, *Substantial Forms in the Système nouveau and related works*, et de A. LAMARRA, *Substantial Forms and Monads*, dans le volume précité, *Leibniz's 'New System'*, pp. 123-139 et 83-95 respectivement.

imaginaire des atomes physiques, affirmait «qu'il est impossible de trouver les principes d'une véritable Unité dans la matière seule ou dans ce qui n'est que *passif*»²⁹ et qu'il concluait, ayant critiqué même la possibilité de reconnaître aux points géométriques le caractère des véritables unités: «Donc pour trouver ces unités réelles, je fus contraint de recourir à un point réel et animé pour ainsi dire, ou à un Atome de substance qui doit envelopper quelque chose de forme ou d'actif, pour faire un *Estre complet*».³⁰

Naturellement, le principe originel de passivité de la substance, conçue comme minimum métaphysique, ne s'identifie pas non plus avec la matière corporelle des atomes physiques; il faut plutôt le concevoir dans le sens scolastique de la matière première, qui en termes leibniziens se traduit en *vis primitiva resistendi*. Ainsi, de même que sur le plan physique il faut distinguer à côté de la *vis primitiva activa*, la *vis primitiva passiva*, à côté de la capacité originelle d'agir une capacité originelle, symétrique et opposée, de résister, pareillement les deux principes opposés, l'un formel et actif, l'autre matériel et passif, concourent à constituer dans sa complétude la substance métaphysique. C'est pourquoi les «atomes de substance» se définissent par rapport à leur propension originelle à l'action et à une tout aussi radicale limitation intrinsèque. Comme en physique est requise une complète symétrie entre *vis activa* et *vis passiva* pour que ne soit pas violé le principe de conservation de la force totale, de la même façon la conception métaphysique de l'univers propre à Leibniz, comme un maximum de perfection, requiert qu'au déploiement de l'activité d'une substance corresponde une équivalente diminution d'activité dans une autre, et partant que soient données dans toute substance à la fois la capacité d'agir et une limite. L'«Estre complet» substantiel, la véritable unité constitutive du multiple, est à la fois *vis activa* et *vis passiva*, comme on le lit dans un inédit de Leibniz récemment publié:

Poterimus opponere invicem Protopathiam (πρωτοπάθειαν) seu vim primitivam passivam et Entelecheiam seu Protopoeiam, vim primitivam activam. Illa respondet Materiae Aristotelis primae quantum admitti, haec formae ejus substantialis. Utrumque principium Monadem facit, seu Substantiam completam.³¹

²⁹ SN, p. 478.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ Voir: E. PASINI, *Corpo e funzioni cognitive in Leibniz*, Milan, F. Angeli, p. 207. Le manuscrit de Leibniz conservé à la Niedersächsische Landesbibliothek de Hanovre, porte la cote: LH I, I, 4, 48.

Dans le *Système nouveau*, comme chacun sait, Leibniz ne qualifie pas encore les «atomes de substance» comme des 'monades', tandis qu'au vocabulaire aristotélicien-scolastique de la forme substantielle, déjà présent dans le *Discours de métaphysique*, s'associe le renvoi à l'entéléchie première d'Aristote. Cette reprise de concepts appartenant à l'héritage de la Scolastique masque en réalité une remarquable différence de contenus conceptuels: si, pour désigner le principe actif constitutif de la substance, il faut revenir à la forme substantielle, ce n'est que pour identifier celle-ci avec le nouveau concept de force primitive active, dont «s'ensuit quelque chose d'analogique au sentiment et à l'appetit»³² et si cette identification rend à son tour possible de parler de la forme substantielle en termes d'entéléchie première, ce n'est qu'à condition de conférer à cette expression le sens nouveau de capacité originelle et absolue d'agir, et non plus d'acte ou de complément d'une simple potentialité:

Il fallut donc rappeler et comme rehabiler les *formes substantielles*, si décrites aujourd'hui, mais d'une manière qui les rendist intelligibles [...]. Aristote les appelle *entelechies premières*, je les appelle peut-être plus intelligiblement *forces primitives*, qui ne contiennent pas seulement l'*acte* ou le complément de la possibilité, mais encore une *activité* originale.³³

Et si enfin est repris, pour désigner le principe passif constitutif de la substance, le concept de matière première, c'est pour indiquer cette passivité tout aussi originelle, présente dans toute substance, afin que soit possible le changement métaphysique sans que se modifie l'activité totale de l'univers des substances, qui est à tout moment un maximum.

Sans vouloir réduire la métaphysique de Leibniz à la nouvelle conception de la dynamique, force est cependant de reconnaître que le concept de force, tel qu'il s'était concrètement déterminé dans ce domaine de recherches, offrait pour le moins à Leibniz un paradigme d'une puissance remarquable dans la reformulation du concept antique et traditionnel de forme substantielle. Si nous perdions de vue les caractéristiques spécifiques qui définissent pour Leibniz le concept dynamique de force, nous ne pourrions que voir dans le fait de ramener la forme substantielle à la force primitive une reprise et une mise en évidence de l'aspect dynamique propre à l'entéléchie aristotélicienne. Ou bien finirions-nous par ramener la position leibnizienne à une expression tardive de ce vitalisme, plus ou moins organiciste, qui avait marqué de vastes secteurs de la pensée de la Renaissance. Mais

³² SN, p. 479.

³³ SN, pp. 478-479 (en italiques dans le texte).

l'aspect dynamique inhérent aussi à l'entéléchie aristotélicienne n'est que la condition rendant possible la traduction dans le langage consolidé de la métaphysique du concept nouveau et original de force primitive. Et réduire la position de Leibniz à un simple vitalisme, en perdant toute possibilité d'en interpréter l'originalité et l'expression concrète, contraindrait sa métaphysique à rester dans les limites d'expériences philosophiques dont par ailleurs il tint toujours à distinguer nettement sa pensée.

En revanche, il semble possible de relever une plus grande continuité avec le sens et la fonction traditionnellement attachés au concept de force dans le rôle que Leibniz attribue, dans le *Système nouveau*, aux formes substantielles en relation avec le problème de la multiplicité corporelle. En effet jusqu'ici l'«atome de substance», la substance simple ou indivisible métaphysique, a été considéré exclusivement du point de vue analytique comme élément dernier auquel doit parvenir la décomposition d'une multiplicité phénoménique, dépourvue sinon de fondement réel. Mais si l'on se place dans la perspective inverse et que l'on considère la substance simple en tant que principe premier et absolu de composition de la multiplicité phénoméniquement représentée par les corps, on devra alors reconnaître dans la forme substantielle le principe unifiant du multiple. Mais puisque les substances agissent comme principes métaphysiques et donc immatériels de composition, cette fonction unifiante ne pourra que s'exercer sous forme d'une organisation hiérarchique entre les substances elles-mêmes, organisation dont les corps constitueraient la représentation phénoméniquement perceptible.

L'univers physique se présente en effet comme un ensemble infiniment complexe d'organismes vivants ordonnés hiérarchiquement et dotés chacun d'une propre unité; les êtres vivants, «les Machines de la nature», dont se compose même ce qui apparaît comme pure matière inanimée, sont constitués d'un nombre infini d'organes, composés à leur tour d'un nombre infini d'êtres vivants, et ce qui en constitue la propriété la plus caractéristique est le fait que chacun d'eux – bien que soumis à de continuelles transformations – ne perd jamais son identité.³⁴ Tout être vivant, même dans le flux continu de la matière dont il se compose, reproduit continuellement la même organisation et demeure structurellement identique. Pour la métaphysique de Leibniz se pose donc un double problème: rendre compte de la composition du multiple en tant qu'organicité et offrir un fondement au caractère unitaire des corps. Dans le premier cas, il s'agirait d'expliquer de quelle façon les formes substantielles constituent l'entéléchie des corps or-

³⁴ SN, pp. 480-482.

ganiques; dans le deuxième, de motiver le maintien de leur identité structurale. Dans un cas comme dans l'autre, la question renvoie à l'un des problèmes les plus épineux de la philosophie leibnizienne, que représente la nature des composés substantiels, c'est-à-dire au problème de savoir s'ils sont dotés seulement d'une réalité phénoménique ou bien s'ils sont métaphysiquement fondés en tant que composés et pas seulement en tant que résultantes de l'agrégation d'éléments métaphysiques simples.¹⁵

Dans le *Système nouveau*, ce type de problèmes n'est pas affronté explicitement, bien qu'il soit implicitement présent, et l'attention de Leibniz se concentre sur la fonction unifiante exercée par les formes substantielles (ou âmes) à l'égard des corps, sur la nature donc de leur union réciproque. Les corps, dans leur multiplicité intrinsèque, sont la matière seconde, le résultat phénoménique du concours d'un nombre infini de substances simples et réelles, mais ils nous apparaîtraient comme «un chaos de matière confuse»,¹⁶ si n'intervenait pas la fonction unifiante et structurante d'une forme substantielle. Un organisme vivant, une «machine naturelle», est non seulement composé d'organismes infinis, mais il reste lui-même à travers toutes les transformations qu'il peut subir, uniquement en vertu de la présence d'une forme substantielle, qui en constitue le principe d'unité; dans les corps organiques «par le moyen de l'ame ou forme, il y a une véritable unité qui répond à ce qu'on appelle *moy en nous*».¹⁷ Les «substances corporelles»,¹⁸ les êtres vivants concrets, doivent donc être conçus comme le ré-

¹⁵ D'après A. ROBINET une tension conflictuelle entre ces deux tendances caractériserait toute la philosophie élaborée à la maturité de Leibniz à partir des années 80 (*Architectonique disjonctive, automates systémique et idéalité transcendante dans l'oeuvre de G. W. Leibniz*, Paris, Vrin, 1986). D'autre part, les études de R. M. ADAMS dans le volume *Leibniz. Determinist, Theist, Idealist* (New York - Oxford, Oxford Clarendon Press 1994), nous offrent une interprétation phénoméniste et idéaliste de la métaphysique de Leibniz.

¹⁶ SN, p. 480.

¹⁷ SN, p. 482.

¹⁸ Dans le *Système nouveau*, Leibniz emploie soit l'expression 'substance corporelle' soit l'expression 'substance organisée' pour se référer aux organismes vivants, et en particulier aux animaux: «[...] que l'animal et toute substance organisée ne commence pas [...]» (SN, p. 480); «la [...] grande question de ce que ces âmes ou ces formes deviennent par la mort de l'animal, ou par la destruction de l'individu de la substance organisée» (*ibidem.*); «Pour ce qui est du corps ordinaire des animaux et d'autres substances corporelles, [...]» (SN, p. 481). Dans les *Principes de la nature et de la grâce* on trouve avec les mêmes fonctions les locutions 'substance composée' et 'substance vivante': «La [substance] composée est l'assemblage des substances simples, ou des Monades» (§ 1); «et chaque substance simple ou Monade distinguée, [...] fait le centre d'une substance composée (comme par exemple, d'un animal) et le principe de son Unicité» (§ 3); «Chaque Monade, avec un corps particulier, fait une substance vivante» (§ 4). Dans la *Monadologie* par contre, ce vocabulaire est absent. Leibniz parle de 'corps organiques' ou de 'corps vivants', ou de façon plus générique, de 'composés' et de 'vivants', mais il se réfère aux monades uniquement en termes de 'substances simples'.

sultat de l'action unifiante effectuée, grâce à la forme substantielle, par des substances supra-ordonnatrices à l'égard d'autres substances qui leur sont subordonnées, dans une répétition de niveaux qui reproduit à l'infini un schéma hiérarchique analogue. Dans sa correspondance à de Volder, précisément dans la lettre du 20 juillet 1703, Leibniz illustre cette construction théorique avec une grande clarté et de façon très pertinente pour une parfaite compréhension du *Système nouveau* lui-même:

Distinguo ergo (1) Entelechiam primitivam seu Animam, (2) Materiam nempe primam seu potentiam passivam primitivam, (3) Monada his duabus completam, (4) Massam seu materiam secundam, sive Machinam organicam, ad quam innumeras concurrunt Monades subordinatae, (5) Animal seu substantiam corpoream, quam Unam facit Monas dominans in Machinam.³⁹

Si les atomes de substance sont donc les éléments simples du réel métaphysique, les formes substantielles exercent la fonction d'articuler l'univers des substances en un cosmos ordonné par sous-ensembles, tous également infinis, chacun étant orienté vers un même principe ordonnateur: la forme de la substance dominante. Le simple métaphysique constitue en ce sens le principe d'unité du multiple physique: l'âme est pour le corps ce que l'unité est pour la multiplicité. D'autre part, puisque toute substance est comme un monde à part, un «univers concentré» selon une perspective unique et que l'on ne peut répéter, de même qu'il ne peut y avoir de rapport d'influence réelle entre monde physique et monde métaphysique, on ne peut concevoir aucune influence réelle entre substances, mais seulement des rapports harmoniques de nature représentative. La multiplicité infinie des substances subordonnées trouve en eux une expression dans l'unité de la substance dominante, comme représentation pour le sujet percevant de son propre corps organique. Néanmoins, le rapport entre formes unifiantes et substances unifiées, entre âmes et corps, ne pourrait être plus étroit, et ce qui dans le langage commun s'appelle communication n'est pas autre chose que leur union métaphysique: la forme substantielle a une présence immédiate dans la machine organique, l'âme est pour le corps «comme l'unité est dans le résultat des unités qui est la multitude».⁴⁰

³⁹ Leibniz à de Volder, 20 juin 1703 (GP II, p. 252).

⁴⁰ SN, pp. 484-485: «c'est ce rapport mutuel réglé par avance dans chaque substance de l'univers, qui produit ce que nous appellons leur *communication*, et qui fait uniquement *l'union de l'âme et du corps*. Et l'on peut entendre par là comment l'âme a son siège dans le corps par une présence immédiate, qui ne sauroit estre plus grande, puisqu'elle y est comme l'unité est dans le résultat des unités qui est la multitude» (en italiques dans le texte).